

DE WOODSTOCK AU PRINTEMPS DE BOURGES- CRÉDIT MUTUEL

LE 4 MAI 2011 HÉLÈNE DAVID

Les temps changent, les festivals aussi. D'un rassemblement d'activistes dont la musique était le prétexte, on est passé à une sorte de parc d'attraction avec de la musique en fond. C'était mieux avant?



From now on, it's a free concert.



L'ambiance est à l'antimilitarisme, au flower power, à l'utopie collective. Ces trois jours auront vu se produire les meilleurs musiciens que compte alors l'Amérique. Et lorsque les barrières tombent, sous la masse des spectateurs, l'événement qui allait être le cœur du « summer of love », en plus d'être fondateur de la culture pop-rock, allait être gratuit.

Cette gratuité n'est pas tant à mettre sur le compte d'un désintéressement financier de l'**organisation** que sur leur débordement face au torrent des festivaliers, combiné à une ambiance de "paix et d'amour" qui laissait penser que tout était possible. A vrai dire, en 69 non plus, on n'organisait pas un festival de cette ampleur sans espérer glaner quelques dollars.

Un an plus tard, au sud de l'Angleterre, le festival de l'île de Wight accueille lui aussi des centaines de milliers de spectateurs. Quelques heures après le début des festivités, les palissades installées pour éviter aux resquilleurs de ne pas payer les trois livres d'entrée tombent à leur tour. Le mécontentement des festivaliers a eu raison de l'organisation. Les concerts seront gratuits. (*Voir les images d'archive*)

L'innocence perdue de la production

Dans une **interview** [EN] accordée en 2003 au quotidien turc *Hürriyet*, Michael Lang, l'organisateur de Woodstock et de plusieurs autres festivals, expliquait ce qui à ses yeux,

avait changé depuis cette époque :



La chose qui a le plus changé, c'est que l'on vit dans un monde beaucoup moins innocent.



Trente ans après l'édition mythique de Woodstock 1969, le concert anniversaire de 1999 accueillait près de 600.000 spectateurs, probablement attirés par l'idée de toucher du doigt cette innocence perdue. Tarif : 150 dollars pour les trois jours.

Quant au **festival de l'île de Wight**, c'est 150 livres (pour les non campeurs) qu'il faudra déboursier cette année pour assister aux concerts de Kasabian, Foo Fighters ou encore Beady Eye (ou Oasis recyclé). Aussi prestigieux soient-ils, les festivals sont devenus une industrie à part entière. Il n'y a guère qu'en France qu'on semble encore s'en cacher.

Lorsqu'en 2008, le mastodonte **Live Nation** [EN]-entreprise organisatrice de concert et tourneur-, prend le contrôle du Main Square Festival, les critiques se font entendre. Elles sont relayées en avril 2010 dans *Le Monde*, dans un article intitulé "**La France conquise par Live Nation, numéro 1 du spectacle**":



Cette structure de douze salariés (dont plusieurs débauchés chez la concurrence) gère sur le territoire français le catalogue international du groupe – qu'il s'agisse des artistes signés "globalement" par Live Nation (Madonna, U2, les Rolling Stones, Jay-Z, Shakira...), suivant le principe des contrats à 360° incluant la scène mais aussi le disque et le merchandising, ou des tournées achetées au coup par coup, comme celles de Rihanna ou Lady Gaga. Sur ce créneau, la concurrence est rude pour les producteurs français. "Difficile de lutter quand il s'agit de deals internationaux", admet Salomon Hazot, patron de la société Nous Productions, qui a récemment perdu divers artistes au profit de Live Nation.



La culture fast-food, à la sauce rock

Certains -rares- irréductibles boycottent ce genre d'organisation. Fan de la première heure de Kasabian, Delphine, pourtant lilloise, n'ira pas assister au concert de ses idoles cet été à Arras, parce qu'elle désapprouve le fonctionnement du tourneur :



Par principe, je boycotte Live Nation. Sauf exception. Parce que bon, puisqu'ils contrôlent 90% du marché, pas facile d'y échapper...



Les autres, pour la plupart, s'en fichent comme de l'an 40, ou se rendent simplement à l'évidence: la musique est un business. Benoît Sabatier est de ceux là. Rédacteur en chef adjoint de *Technikart*, habitué des festivals depuis ses plus jeunes années et spécialiste de la culture pop, il ne se fait plus d'illusion sur la nature de ces grands rassemblements dont il reste friand, mais qu'il nomme, sans de la formule oblige, "*parcs d'attraction bien taxés avec déglingue tolérée*":



Les festivals, c'est le relevé des comptes de l'industrie. Une affiche se monte à coup de billets. On paye, on pointe, on se baffe, on enchaîne les groupes. C'est le côté fast-food du rock. Fast-rock : on bouffe un peu de Strokes, un bout d'Arcade Fire, une aile de Massive Attack, on arrose de Soulwax et on fait passer avec des rasades de Queens of the Stone Age... Dans un festival, la musique est un prétexte. C'est la colonne vertébrale, mais ce qu'on en retient à l'arrivée, c'est aussi comment était la bière, qui on a rencontré, où on a dérapé et comment on a fini. Niveau musique, un festival fait plus business parce que cette sortie rejoint celle que font les familles à Disneyland. Il y a un prix d'entrée, et il faut mettre sa main à sa poche pour toutes les animations annexes.



Le rock dépolitisé

On le sait, la musique est une industrie. Le live en est l'un des piliers. L'innocence des hippies de 69 s'est probablement évaporée, mais ce n'est pas tout. Notre rapport à la musique, la façon dont on la "consomme" et ce qu'on y investit ont complètement changé. C'est ce qui explique aussi en partie l'évolution des grandes messes du rock depuis les années 60.

Aux chansons folk des années 60-70, qui invitaient à une prise de position politique et conduisaient tous ses amateurs à se ranger aux grandes idées de la jeunesse hippie de l'époque, ont succédé des groupes souvent meilleurs musicalement, mais détachés de tout engagement politique.



La jeunesse de Woodstock reprenait le “give me a F, give me a U, give me a C, give me a K ” de Country Joe McDonald, exprimant ainsi son opposition résolue à la guerre de Vietnam. Le top de l’engagement aujourd’hui, ce sont les néons “eco-friendly” de Radiohead, ou les verres recyclables. Les Dylan, Baez ou Hendrix d’hier ont été remplacés par de gentilles icônes pop ou des méga groupes qui envoient des décibels, mais ne font plus de discours.

C’en est fini du rock comme propulseur d’une idéologie politique, censé être en totale déconnexion avec l’idée même de faire de l’argent. Aujourd’hui, le rock sert aussi à faire de l’argent. Ou plutôt, comme l’explique Benoît Sabatier de *Technikart*, on a cessé de se mentir à ce sujet:



Dans les années 60-70, le rock est lié au gauchisme. Ce n’est plus le cas aujourd’hui. Le rock, s’il reste de gauche, est un produit totalement lié au libéralisme. Il l’est à la base: Elvis et les Beatles étaient soumis à la loi du marché, mais dans les années contre-culture, 60-70, le rock devait, de façon soit utopique, soit hypocrite, faire comme si régnait le désintéressement face à l’affreux Dieu dollar. Surtout dans les Festivals. Vu d’aujourd’hui ça semble dingue: un festival, dans les

sixties, devait être gratuit. Le public de hippies trouvait inconcevable, anti-rock, de devoir payer un droit d'accès. Il y avait une pression énorme. Il pouvait y avoir une part d'opportunisme, (notamment les festivals gratuits pour vendre plus de disques payants), mais aussi un vrai côté généreux, communautaire, festif, anti-matérialiste. C'était logique, idéologique. Progressivement l'industrie a vu dans les seventies que le rock n'était pas une mode éphémère mais un entertainment juteux: à partir des années 80, l'idée de gratuité des Festivals était un souvenir fumeux et chevelu.



Le côté festif est resté intact. Les concerts ont valeur d'entertainment. L'idéologie et la contestation qui leur étaient autrefois associés ont disparu. Une révolution digne des années 70, pour que les barrières tombent et les artistes jouent gratuitement, est-elle encore possible? Réponse de Benoît Sabatier:



Non. Il existe encore des petits festivals gratuits, qui fonctionnent grâce à des subventions, mais autrement tout le monde a accepté le fait que si on veut voir un artiste il faut passer à la caisse. C'est quand même normal : maintenant que l'on a trouvé comment pirater les disques, le live reste un dernier rempart pour qu'artistes et industries puissent vivre de leur boulot.



> Benoît Sabatier a signé une édition poche et actualisée de "Nous sommes jeunes, nous sommes fiers". "Culture jeune – l'épopée du rock " paraîtra le premier juin aux éditions Fayard/Pluriel.

> Illustrations: Image de clé FlickrR CC **ketou**, affiche du festival de Woodstock **dbking**



Vous pouvez retrouver nos articles sur le dossier festivals : **Jeunes artistes : laissez-les chanter** et **Festivals cherchent finances**

FAND

le 5 mai 2011 - 8:46 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



Et si on s'occupait un peu plus de la musique et non pas de ce qu'il y a autour ?

" C'en est fini du rock comme propulseur d'une idéologie politique, censé être en totale déconnexion avec l'idée même de faire de l'argent. Aujourd'hui, le rock sert aussi à faire de l'argent. "

Si la musique ne sert pas un engagement politique, elle ne sert qu'à faire de l'argent selon vous ? C'est une vision manichéenne que vous nous donnez là...

Prenez la musique pour ce qu'elle est et non pas ce que vous voulez qu'elle soit...

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

NOISE : un Teknival légal mais surveillé » OWNImusic, Réflexion, initiative,
pratiques le 4 mai 2011 - 17:22

*[...] pouvez retrouver nos articles sur le dossier festivals : Jeunes artistes : laissez-les
chanter et De Woodstock au Printemps de Bourges Crédit Mutuel [...]*